

Science et philosophie dans le « poème inachevé sur l'éternité » d'Albrecht von Haller et sa reprise dans la philosophie de Kant

Science and Philosophy in the « Unended Poem on Eternity » of Albrecht von Haller and Its Recovery by Kant's Philosophy

Jean Seidengart*

Université de Paris Ouest-Nanterre-La Défense, France

Résumé

Cet article se fixe un double objectif. Tout d'abord, il se propose d'analyser comment Albrecht von Haller s'est efforcé d'allier science et philosophie dans son célèbre « poème inachevé sur l'éternité » (1736). Ensuite, il tente d'élucider comment ce même poème inspira des considérations cosmologiques à Kant dans sa *Théorie du ciel* (1755) tout en lui fournissant un modèle exemplaire de « poésie sublime » dont il analysa les ressorts jusque dans ses derniers écrits en se tournant vers l'esprit qui la produit ou qui s'en inspire.

Mots-clés

Infinité ; temps et éternité ; cosmologie ; sublime

Abstract

This article strives to reach a twofold goal. The first part of it aims to analyze how Albrecht von Haller succeeded in combining science and metaphysics in his famous “unfinished poem on

* Professeur des Université et Directeur Adjoint du Groupe de Recherche IRePH (EA 373). E-mail de contact : jean.seidengart@u-paris10.fr .

eternity” (1736). Then the second part tries, to elucidate how the same poem inspired Kant with some cosmological considerations in his *Universal Natural History and Theory of the Heavens* (1755). In the same way, it has to be established the reason why this poem provided also to Kant an exemplary model of “sublime poetry” the subjective and transcendental conditions of which he analyzed in his last writings while turning to the mind which produces it or which is inspired by it.

Keywords

Infinity; time and eternity; cosmology; sublime

Le scientifique suisse, Albrecht von Haller (né et mort à Berne 1708-1777), fut médecin, grand spécialiste de l’anatomie et naturaliste très réputé. Ses maîtres furent (entre autres) Herman Boerhaave à Leyde et le mathématicien Jean Bernouilli à l’Université de Bâle. Il occupa la chaire d’anatomie, de chirurgie et de botanique à Göttingen pendant près de 17 ans. Cependant, il fut également considéré comme un grand poète dès la publication de son recueil intitulé *Versuch Schweizerischer Gedichte* en 1732. Le poème que nous analysons ici est de date un peu plus tardive (1736) et s’intitule *Unvollkommenes Gedicht über die Ewigkeit* (poème inachevé sur l’éternité). Les poèmes de Haller furent considérés comme des modèles exemplaires par les *Aufklärer* et leur succès s’est encore prolongé à l’époque du pré-romantisme. Son goût particulier pour la poésie didactique suscita un vif intérêt chez Kant et chez Hegel, qui le citèrent très fréquemment dans leurs écrits respectifs¹. Dans son *Allgemeine Naturgeschichte und Theorie des Himmels* de 1755, Kant désignait même Haller comme « le plus sublime des poètes allemands »². C’est la spécificité de cette poésie où viennent se fondre science et philosophie que nous allons tenter d’analyser dans le poème de 1736, avant l’élucider sa réception et son intégration dans la philosophie de Kant.

* *
*

1. La teneur scientifique et philosophique du poème de Haller.

Tout d’abord, on ne peut nier la tonalité profondément lyrique de ce poème inachevé et dont l’inachèvement lui-même est constitutif de son sens. Tout se passe comme si la

¹ Sur ce point, je renvoie à l’excellent article de Jean-Marie Lardic, *Sublime et éternité, Kant et Hegel lecteurs d’un poème de Haller*, 1987.

² Kant I. (1755), Ak, I, 314: „Der erhabenste unter den deutschen Dichtern“; tr. fr. Roviello, Paris, Vrin, 1984, p. 153.

clôture prématurée de ce poème inachevé venait en souligner le sens par la frustration qu'il produit inmanquablement sur le lecteur qu'il incline à la méditation sur l'inachèvement de toute existence limitée. Ce poème, inachevé comme la vie de l'ami défunt de Haller, présente une méditation angoissée face au caractère nécessairement limité (et par conséquent tragique) de toute vie terrestre, dont celle du poète. La finitude de tous les êtres créés fait cruellement contraste avec l'infinité divine qui jouit de l'éternité. L'avertissement que donne Haller lui-même au début de son poème, comme pour s'excuser du caractère tragique et désespérant de celui-ci, ne doit pas nous égarer : il est bien l'indice que son auteur ressentait lui-même un malaise face au caractère angoissé de ces vers dont il n'a pu ni su nous livrer la contrepartie faite d'espérance dans une vie suprasensible :

« Afin que nul ne soit scandalisé par les expressions dans lesquelles je parle de la mort comme d'une fin de l'être ou de l'espoir, il faut que l'on sache que tous ces discours auraient dû être des objections auxquelles j'aurais répondu, si j'avais été à même d'amener cette ode à son terme. Une seconde vie est cependant expressément admise »³.

Quand bien même y aurait-il une seconde vie suprasensible, Haller n'en reste pas moins accablé de chagrin par la perte d'un ami ici-bas et se retrouve seul face à la tristesse du fini. D'où l'opposition continuelle du temps et de l'éternité, du fini et de l'infini, de la limite et de l'illimité tout au long du poème qui se traduit par l'illustration de l'*incommensurabilité* qui les tient à jamais séparés. Voilà qui contraste avec le début du poème où l'auteur soulignait une étroite affinité entre son état d'âme déprimé et le paysage localement désolé de la forêt de Bremgarten aux environs de Berne. La note « scientifique » ajoutée par Haller vient renforcer l'aridité de l'endroit en remontant à ses causes géologiques (les eaux mêlées de tuf calcaire), mais ici la science n'a pas vraiment sa place dans le poème proprement dit. En revanche, l'*irréversibilité* de la mort de son ami conduit notre poète à l'idée d'*Éternité*, celle qui sépare à jamais le séjour des morts d'avec celui des vivants engagés dans une durée indéterminée, mais limitée : « *Seid mir ein Bild der Ewigkeit !* ». C'est l'ombre profonde des forêts, l'obscurité des gouffres effrayants qui fournit à Haller cette image éponyme de l'Éternité. Toutefois, à bien lire ce poème, on découvre que l'Éternité y présente deux aspects bien différents :

³ Cf. Haller A. von (1736), in *Die Alpen*, Stuttgart, rééd. Reclam, 1984, p. 75, note 1 de Haller. C'est nous qui traduisons en français, mais l'allemand disait : « Auf daß sich niemand an den Ausdrücken ärgere, worin ich von dem Tode, als von einem Ende des Wesens, oder der Hoffnung spreche, so ist es nötig zu berichten, daß alle diese Reden Einwürfe haben sein sollen, die ich würde beantwortet haben, wann ich fähig wäre, diese Ode zu Ende zu bringen. Ein zweites Leben ist dennoch ausdrücklich angenommen ».

- d'une part celui de l'Éternité « qui retient entre ses bras invincibles »⁴ son ami défunt telle une « nuit obscure < *Die dicke Nacht* > » qui l'occulte, lui, qui naguère « était occupé à regarder le spectacle du monde »⁵,
- d'autre part, l'Éternité de l'Être infini qu'est Dieu et que Haller appelle « l'Infinité < *Unendlichkeit* > ».

Certes, il ne s'agit pas de deux Éternités, mais de deux visages de celle-ci : le premier est non seulement celui de l'occultation irréversible de l'ami disparu, mais aussi celui de la nuit qui viendra fermer les yeux du poète « pour l'éternité »⁶, tandis que le second est celui de l'infinité de Dieu qui est « à lui seul le fondement de tout »⁷. Pour faire bref, il y aurait une Éternité de *mort* pour les créatures (du moins quant à leur vie terrestre à jamais limitée), tandis qu'une *vie éternelle* caractérise l'Être divin infini qui demeure toujours le même, immuable, perpétuellement jeune, impassible. D'où une *incommensurabilité* totale entre le Créateur et ses créatures qu'illustre l'écart entre ce qui *est* de toute éternité et ce qui est *englouti* dans l'éternité⁸. Comme nous allons le voir, Haller mêle souvent ces deux aspects de l'Éternité, ce qui lui donne un statut non pas ambigu, mais ambivalent.

Haller s'inspire manifestement des hymnes qui célébraient, face à la fragilité humaine, l'Éternité divine dans les *Psaumes* de l'Ancien Testament⁹. Cependant, bien qu'il ait su réactiver la tonalité pathétique de l'existence humaine trop éphémère inhérente aux *Psaumes* tout en conservant leur dimension *théologique*, Haller en a renouvelé les termes en leur conférant de surcroît une coloration à caractère *scientifique*, au point de passer pour un poète didactique auprès de ses contemporains¹⁰. Ainsi, l'abîme qui sépare à jamais l'Éternité divine de la brièveté de la vie de toutes créatures est évoqué chez Haller en termes d'*incommensurabilité* caractéristique de l'opposition entre le *fini* et l'*infini*. Toutefois, Haller ne se limite pas à la seule configuration scientifique de cette opposition, car en évoquant la mort de son ami ainsi que sa propre mort future, le poète fait ressortir la

⁴ Haller A. von (1736), in *Die Alpen*, Stuttgart, rééd. Reclam, 1984, p. 75 : „Ihn aber hält am ernsten Orte [...] Die Ewigkeit mit starken Armen fest“.

⁵ Haller A. von (1736), *Op. cit.*, p. 75: „Er sah dem Spiel der Welt noch heut geschäftig zu“.

⁶ Haller A. von (1736), *Op. cit.*, p. 76 : „kann eine frühe Nacht [...] Auf ewig mir die Augen schließen“.

⁷ Haller A. von (1736), *Op. cit.*, p. 77 : „O Gott ! du bist allein des Alles Grund !“.

⁸ Depuis la mort de sa femme, Mariane Wyss, (qui survint le 30 octobre 1736), l'idée de la mort hanta le poète et ne le quitta plus.

⁹ Cf. spécialement, *Psaumes*, 90 (89), tr. fr. Osty, Paris, Seuil, 1973, p. 1237 : « Avant que fussent nées les montagnes, enfantés terre et monde, d'éternité en éternité tu es Dieu ! Tu fais retourner le mortel en poussière et tu dis : "Retournez, fils d'Adam !" Car mille ans à tes yeux sont comme le jour d'hier une fois passé, comme une veille dans la nuit. Tu les entraînes, ils n'étaient qu'un songe, ils sont comme l'herbe qui pousse le matin : le matin elle fleurit et pousse, le soir elle se fane et sèche ». Cf. aussi *Psaume* 102 (101), v. 28, p. 1244 : « Jadis tu as fondé la terre, et les cieux sont l'œuvre de tes mains. Eux périront, mais toi tu subsistes, eux tous s'usent comme un habit, comme un vêtement tu les changes et ils sont changés, mais toi tu es le même et tes années n'ont point de fin ».

¹⁰ Cf. notamment Herder in Stäubler (1953), p. 19: „Zeige mir im Lucrez [...] so hohe, wahre und dringende philosophische Wahrheiten in so reelle und kurze Bilder eingehüllt“.

grandeur *sublime* de l'Éternité divine. D'ailleurs, Kant considérait Haller autant comme *poète* (« le plus sublime < *der erhabenste* > des poètes allemands »¹¹) que comme *scientifique*, auquel il offrit son tout premier écrit consacré à l'*Évaluation des forces vives*, et dont témoigne la lettre qu'il lui adressa personnellement en 1749¹².

Mêlant les deux aspects de l'Éternité, Haller la présente dans son ambivalence à la fois comme l'origine de toutes les créatures et comme le tombeau qui les engloutit inexorablement :

« Océan terrible de la sévère éternité ! source ancienne des mondes & des temps !
insatiable Tombeau des temps & des mondes ! » (v. 31-33)¹³.

Pourtant, Haller semble admettre, comme le fit Kant plus tard dans sa *Théorie du ciel*, que la création demeure soumise à une sorte de cycle perpétuel, comme une sorte de phénix naturel :

« de la cendre du passé, tu produis les germes de l'avenir » (v. 35-36)¹⁴.

On commence à saisir, dans la suite du poème, que le recours au tutoiement vis-à-vis de l'Éternité n'est autre qu'une adresse à l'infinité divine. C'est à ce niveau qu'apparaît l'évocation de l'*incommensurabilité* entre le fini et l'infini : « INFINITE ! qui peut te mesurer ? ». Haller invoque ici une triple infinité : numérique, temporelle et spatiale. Toutefois, pour donner une figuration sensible à l'infinité spatiotemporelle, le poète évoque l'*immensité cosmique* qui s'anéantit devant l'*infinité divine* :

« INFINITE ! qui peut te mesurer ? pour toi la durée d'un monde n'est qu'un jour, & la vie des Hommes qu'un instant. Peut-être mille Soleils ont-ils précédé le nôtre, & mille autres se suivront. Semblable à une horloge mue par ses poids, un Soleil se meut par la puissance de Dieu : Son mouvement s'achève, un autre succède à sa place & frappe ; Tu restes, & tu ne les comptes point.

La majesté tranquille des Astres, fixés pour nous conduire passe devant toi, comme l'herbe se fane dans les chaleurs brûlantes de l'Été ; l'Ourse & l'Étoile du Pôle sont comme des roses, qui jeunes au midi, se flétrissent avant le soir.

Lorsque l'Être encore nouveau combattait avec le Chaos, & que le monde à peine mûr s'élança du fond de l'abîme, avant que les corps eussent appris les lois de la pesanteur, avant que les premiers rayons de la lumière se répandissent sur la nuit du néant, tu étais aussi éloignée de ta source que tu l'es aujourd'hui » (v. 37-56)¹⁵.

Tout ce passage repose sur l'ancien adage aristotélicien, repris dans les *Eléments* d'Euclide et perpétué par la philosophie médiévale et post-médiévale, à savoir : « entre le

¹¹ Cf. la note 2 de notre article.

¹² Cf. lettre de Kant à Albrecht von Haller du 23 août 1749, Ak X, p. 1-2. tr. fr., 1991, p. 9. Le même jour, Kant adressait également une lettre-dédicace à Leonard Euler, cf. tr. fr. 1991, p. 737-738.

¹³ Nous donnons la traduction française effectuée par Vincenz Bernhard von Tschärner de 1752, p. 219-226.

¹⁴ Cf. Von Tschärner (1752).

¹⁵ Ibid.

fini et l'infini, il n'y a pas de proportion »¹⁶. En ce sens, qu'il s'agisse de la durée d'un monde, d'une vie humaine, d'une journée, de l'éclosion d'une rose ou d'un instant ponctuel : tous sont *incommensurables* par rapport à une durée illimitée que Haller assimile subrepticement à l'Éternité. Quelle que soit la grandeur d'une durée quelconque, dès l'instant qu'elle est conçue comme *limitée*, elle reste *infiniment* éloignée de l'infini. Il existe une distance infinie entre le fini et l'infini. Ce qui revient à dire que toute grandeur finie s'évanouit devant l'infini. L'incommensurabilité revêt donc ici l'aspect mathématique de ce que la tradition métaphysique appelle la *transcendance*, c'est-à-dire le passage à une réalité d'un autre tout autre ordre, en termes aristotéliens : « *metabasis eis allo genos* »¹⁷.

Sous couleur d'illustrer l'*incommensurabilité* qui règne entre le Créateur et sa création, Haller esquisse une perspective cosmologique en accord avec la science de son temps. Tout d'abord, Haller admet implicitement qu'il existe une pluralité de mondes, conformément à l'idée moderne d'*univers* qui exclut l'idée aristotélienne d'un unique monde clos, fini, limité à la Sphère des étoiles fixes, polarisé entre un haut et un bas absolus, hiérarchisé, finalisé et éternel. L'apparente immuabilité des astres n'est qu'une illusion : « la majesté tranquille des Astres, fixés pour nous conduire passe devant toi, comme l'herbe se fane¹⁸ dans les chaleurs brûlantes de l'Été » (45-47). Cette pluralité distributive des mondes n'est pas seulement à envisager dans l'espace, mais aussi dans la succession temporelle :

« Semblable à une horloge mue par ses poids, un Soleil se meut par la puissance de Dieu : Son mouvement s'achève, un autre succède à sa place & frappe » (41-43)¹⁹.

L'on a bien affaire à l'image de l'*univers-horloge* de la mécanique classique, mais Haller invoque l'action de la *gravité* comme cause (divine) du mouvement des corps. Mêlant la révélation biblique et le système du monde newtonien, Haller soulève la question de l'instant initial de la création :

« Lorsque l'Être encore nouveau combattait avec le Chaos, & que le monde à peine mûr s'élança du fond de l'abîme, avant que les corps eussent appris les lois de la pesanteur » (v. 51-53)²⁰.

L'idée biblique de création fait place à la question cosmologique du commencement qui est le passage du chaos à l'ordre cosmique. Sur ce point, Haller considère comme allant de

¹⁶ Comme on sait, Nicolaus Cusanus a repris cette formule dans sa *Docte Ignorance*, 1440 ; tr. fr. Pasqua, Paris, Payot & Rivages, 2008, I, chap. III, § 9, p. 43. Elle figurait déjà chez Aristote, *De coelo*, I, 6, 274 a 7-8, tr. fr. 1965, p. 20 : « Il n'est pas possible d'établir un rapport entre l'infini et le limité ».

¹⁷ Aristote, *Metaph.*, I, 7, 1057 a 26, tr. fr. 1974, t. 2, p. 564 : « Il n'est pas possible qu'il y ait changement d'un genre à un autre genre ».

¹⁸ Ici, Haller se souvient manifestement du *Psaume* 103 (102), v. 15-16, tr. fr. 1973, p. 1245 : „Le mortel, ses jours sont comme l'herbe, comme la fleur des champs il fleurit; que passe sur lui un souffle, il n'est plus“.

¹⁹ Cf. Von Tschärner (1752).

²⁰ Ibid.

soi que le chaos primordial a dû régner quelque temps avant que n'interviennent les lois de la pesanteur, c'est-à-dire plutôt de la *gravité* < *Schwere* >. La formation des mondes, leur mise en ordre, s'opère sous l'action des lois de la gravité qui ont agi immédiatement lors de la création de la matière : comme si l'intervention de la gravité (qui est pourtant une force d'interaction) était survenue *après* l'existence chaotique de la matière. Cette perspective de Haller relaye la question toute newtonienne de déterminer la nature de la *gravité* qui ne saurait être purement *physique*²¹ : ici elle est d'origine divine, car elle nécessite la création de la loi de la gravité qui détermine la trajectoire < *Weg zum Fall* > des corps en chute libre.

Plus étonnante encore est cette idée d'un « second néant » que Haller invoque en guise d'explication pour la succession des mondes tout au long du temps cosmique. En effet, si l'existence des mondes est finie et si l'univers a commencé à se former à partir du chaos primordial, ceux des mondes qui furent initialement formés ont dû être également les premiers à s'effondrer dans un « second néant < *ein zweites Nichts* > » (v. 57). Cette conception cosmologique fut reprise 19 années plus tard par Kant dans sa *Theorie des Himmels*, qui cite expressément ce passage du poème de Haller comme s'il s'agissait d'une autorité scientifique, tout en le nommant le « poète philosophe »²².

Voici que Haller se tourne ensuite vers les mathématiques et l'incommensurabilité qui règne entre n'importe lequel des nombres entiers naturels, aussi grand soit-il, et l'infini, pour montrer qu'il est vain (et sans issue) de chercher à atteindre l'infini en accroissant indéfiniment un nombre quelconque. En effet, que ce soit en additionnant ou multipliant indéfiniment un nombre entier donné ou une grandeur quelconque, on ne parviendra jamais au nombre le plus grand, puisqu'il ne peut pas exister de dernier terme dans la suite des entiers naturels qui ne connaissent aucun principe de limitation. La suite des nombres entiers naturels est illimitée. C'est ce qu'Aristote disait déjà dans sa *Physique* :

« Il est aussi rationnel que dans le domaine du nombre [...] on dépasse toujours par accroissement n'importe quel nombre. [...] De sorte que, existant en puissance et non en acte, le < nombre > conçu dépasse toujours néanmoins n'importe quel nombre déterminé »²³.

On retrouve cette propriété expressément énoncée au livre V des *Éléments* d'Euclide consacré à la théorie des proportions et qui relève de l'axiome dit d'Eudoxe-Archimède²⁴. C'est dire que l'on ne peut passer du fini à l'infini par un mouvement continu de la pensée. Un commentateur s'est laissé aller à écrire que Haller a réussi à « faire d'une formule

²¹ Cf. La célèbre lettre de Newton à Bentley du 25 février 1692, in Turnbull, 1961, t. III, p. 254.

²² Cf. Kant, *A.NuT.H.*, 1755, Ak, I, 321: „[...] was der philosophische Dichter von der Ewigkeit sagt“.

²³ Aristote, *Phys.*, III, 7, 207b 2 - 13, tr. fr. 2002², p. 194-195.

²⁴ Cf. Euclide, *Éléments*, Livre V, Définition 5 : « Des grandeurs sont dites avoir une raison entre elles si, multipliées, elles peuvent se surpasser l'une l'autre ».

mathématique de la poésie »²⁵. Bien sûr, Haller exprime cela de manière figurée qui frappe l'imagination en invoquant la vitesse de la pensée (donc dans le cas des opérations mathématiques) qui est censée surpasser celle de la propagation du son et même de la lumière (dont l'estimation était encore une question vive à l'époque²⁶) :

« Le vol rapide des pensées, au prix desquelles le temps, le son, le vent & la lumière même n'ont que peu de vitesse, ne saurait t'atteindre ; il se fatigue à chercher tes bornes. J'amasse des nombres immenses, j'entasse des millions, j'ajoute temps sur temps, mondes sur mondes, & quand de cette hauteur effrayante je tourne sur toi mes regards tremblants, cet amas de nombres multipliés sans cesse par de nouveaux millions, ne fait pas la moindre partie de ta grandeur ; je les soustrais, & je te retrouve tout entière » (v. 63-75).

La dernière formule qui figure au vers 75 reconnaît explicitement que *l'infinité* véritable ne peut être ni augmentée ni diminuée : elle relève d'un autre ordre, totalement étranger à celui du nombre et de la grandeur. Si Haller écrit : « je les soustrais, & je te retrouve tout entière », c'est que l'idée de l'infinité divine ne résulte pas d'une quelconque opération discursive de la pensée, mais d'une intuition immédiate dans laquelle s'abîme la contemplation. Cette spéculation est doublée d'une sorte de « vertige » métaphysique dont l'ancienne traduction française ne rend pas la puissance, car elle parle de « tremblement : « quand de cette hauteur effrayante je tourne sur toi mes regards tremblants », alors que le texte allemand dit bien :

« Une fois parvenu aux confins du fini, quand de cette hauteur effrayante, avec vertige < *Mit Schwindeln* >, je tourne mon regard vers toi » (v. 71-72)²⁷.

Face à l'infinité divine, le poète-philosophe sent que son être est devenu vertigineux car sa disproportion l'anéantit, faute d'espérer trouver la moindre prise dans cette intuition massive de l'infini. D'où une suite d'images pascaliennes où l'on retrouve le thème de la circonvolution pour souligner la disproportion, non pas entre l'homme et la nature, mais entre l'homme (ou même la création) et l'infinité divine :

« ÊTRE infiniment grand ! qu'est-ce que l'Homme, qui ose se mesurer avec toi ? un vermisseau, un grain de sable dans cet Univers. Le monde même, comparé avec toi, n'est qu'un point. A peine sorti du néant, je n'existe que depuis hier, & demain la moitié de mon Être retombera dans le néant. Ma vie passe comme un songe du midi, comment me flatterais-je d'égaliser la tienne ? » (v. 86-93)²⁸.

²⁵ Cf. Stäubler, 1953, p. 61 : „Hier ist eine mathematische Formel Poesie geworden“.

²⁶ On sait que la première estimation sérieuse de la vitesse de la lumière remonte aux travaux de l'astronome danois Olaus Römer effectués en 1676. Quant à la mesure de la vitesse du son, à l'époque où Haller écrit son poème, en 1736, elle n'en était encore qu'à ses débuts, car elle avait obtenu des résultats contradictoires à partir de l'observation nocturne de tirs d'artillerie. L'Académie royale des Sciences de Paris établira vers 1738 son estimation à environ 330 m/sec.

²⁷ Le texte allemand dit : „Und wann ich auf der March des Endlichen nun bin/ Und von der fürchterlichen Höhe/ Mit Schwindeln wieder nach dir sehe“.

²⁸ Cf. Von Tschärner (1752).

L'ancienne traduction rend « *Vollkommenheit der Größe!* » par « ÊTRE infiniment grand ! », alors qu'à suivre plus littéralement le texte original de Haller, on voit qu'il ne fait qu'invoquer la « perfection de la grandeur ». C'est dire que la grandeur de l'infinité divine est de l'ordre de la perfection (ontologique et éthique), mais non pas de la grandeur métrique. Le « ciron » pascalien fait place ici au « vermisseau » et au « grain de sable » par rapport à l'univers, mais l'univers à son tour n'est plus qu'un point par rapport à Dieu. Dans ce jeu d'englobements successifs vertigineux, on peut néanmoins dégager une constante, à savoir : qu'une incommensurabilité peut en figurer une autre d'un autre ordre, puisque dans tous les cas il existe toujours une distance infinie entre les termes incommensurables.

Dans la dernière partie de son poème, Haller s'écarte de la disproportion pascalienne pour se tourner exclusivement vers sa condition d'être naturel fini destiné à disparaître après avoir contemplé les « choses comme des merveilles ». On assiste à un curieux mélange des genres où viennent se côtoyer une description condensée de l'ontogenèse en termes anatomiques et psychogénétiques concis, mais aussi lyriques en première personne, afin de répondre à la question du v. 87 : « *Was ist der Mensch ?* ».

Tout d'abord, c'est la contingence de l'existence humaine singulière que souligne l'expression : « Je n'existe, ni par ma puissance ni par ma volonté ; c'est ta parole, qui me forma d'un Être qui m'était étranger » (v. 94-96)²⁹. Pour Haller qui excellait en botanique, en chirurgie et en anatomie, la formation du fœtus dans l'ontogenèse fait passer successivement d'une vie végétale à une vie animale. C'est pour lui l'occasion de vanter l'une de ses découvertes concernant l'anatomie des enfants qui ne sont pas encore à terme où les sens de la vue et de l'ouïe sont donc encore inemployés. On suppose ensuite que Haller évoque les premiers débuts de la vie post-natale rivée aux seules sensations internes de douleur, de faim et du contact des langes < *die Binden* > qui emmaillotent le nouveau-né :

« Je fus d'abord une plante inconnue à elle-même ; incapable de désirs. Je fus longtemps un animal ; dans le temps même que je devais être un homme. Les beautés de l'Univers ne me frappaient point, une membrane fermait mes oreilles, & une cataracte mes yeux ; mes pensées n'allaient pas au-delà des sensations, & mes connaissances se bornaient à la douleur, à la faim, & aux maillots » (v. 96-103)³⁰.

Puis, peu à peu, les forces et les capacités naturelles de ce petit homme s'éveillent et se développent sous l'action d'une alimentation plus substantielle : d'où le développement de la locomotion, du langage, du corps et de l'esprit avec les dispositions supérieures de ce dernier : la représentation des aspects du temps, la connaissance et la vie intellectuelle, la vie affective et active, etc. C'est surtout dans les huit derniers vers du poème que la tonalité

²⁹ Ibid.

³⁰ Ibid.

existentielle du poète reprend le dessus en évoquant les effets du vieillissement et du retrait déjà sensible de sa propre vitalité et du goût de vivre :

« Déjà mon corps commence à sentir l'approche du néant ; le fardeau d'une longue vie accable mes membres fatigués ; la joie m'abandonne, & fuit sur ses ailes légères vers la jeunesse badine. Un dégoût qui s'augmente tous les jours, diminue pour moi l'attrait de la lumière, & répand sur l'Univers une ombre qui m'ôte toute espérance ; je sens mon esprit s'affaiblir à chaque ligne, & il ne me reste d'autre instinct [penchant] que celui du [l'aspiration au] repos » (v. 118-125)³¹.

Ainsi vient se clore sur lui-même ce poème dont la thématique finale du *repos éternel* coïncide avec celle du début, tel un cercle symbolisant la finitude des créatures dont certaines ont été pourtant capables de penser à l'infinité divine. Bien que ce poème demeure à jamais inachevé, et malgré la note tardive de Haller déclarant qu'une « seconde vie est cependant expressément admise »³², la tonalité finale profondément mélancolique ne laisse pas percer d'espérance malgré la prise en considération de l'infinité divine qu'invoque le poète en tutoyant celle-ci. Seul s'étale le déchirement de la conscience affectée par la séparation que provoque la mort des proches et que ne console pas vraiment l'incommensurabilité abyssale qui règne entre les créatures finies et l'infinité divine. L'inachèvement de ce poème laisse béante l'absence de la figure médiatrice qu'est le Christ, bien que son existence n'ait été ici nullement mise en doute. Certes, si le Sauveur a triomphé de la mort par sa propre résurrection, ouvrant ainsi aux hommes la voie de la vie éternelle, cela n'a pas supprimé pour autant la mort qui affecte toute vie terrestre. C'est peut-être là que réside la raison de *l'inachèvement* de ce poème, face à cette incommensurabilité entre le fini et l'infini. La foi permet peut-être à certains d'espérer parvenir à transcender cette incommensurabilité, mais pour Haller elle ne peut venir à bout de la disparition irréversible des vivants et des mondes qui ne font que passer. Pourtant, on serait tenté de souscrire ici au bon mot que Johann Georg Sulzer fit à propos de Haller en déclarant que grâce à ses vers sur l'éternité, « il méritait l'immortalité »³³.

* *
*

2. La réception du poème de Haller et son intégration dans la philosophie kantienne.

³¹ Ibid.

³² Cf. la note 1 de Haller dont nous donnons l'original allemand dans notre note 3.

³³ Johann Georg Sulzer (1757), cité par Christoph Siegrist en 1967, p. 32 : „Haller allein auf Grund dieser Verse der Unsterblichkeit würdig“.

Outre les références à Haller que Kant mentionne expressément avec admiration dans sa *Theorie des Himmels* en reconnaissant ce que sa propre cosmologie lui doit³⁴, on peut constater que le philosophe de Königsberg est resté attaché toute sa vie durant à ce poète, comme en témoignent ses écrits. Loin de rechercher systématiquement toutes les occurrences des écrits de Haller qui figurent dans l'œuvre de Kant, nous voudrions plutôt faire ressortir ce que ce dernier en a retiré pour sa propre philosophie. Dès l'époque précritique, mais huit ans après sa *Theorie des Himmels*, Kant mentionne Haller en 1764, dans ses *Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen*, comme exemple manifeste de poésie capable de susciter en nous à propos de l'éternité les deux formes de sublime que sont le *sublime-noble* et le *sublime-terrible* (la troisième sorte de sublime qui se rapporte plutôt aux monuments est le *sublime-magnifique*, mais elle n'a pas sa place ici) :

« La description que fait Haller de l'éternité à venir inspire un doux effroi, et celle qu'il fait de l'éternité passée une admiration pétrifiée »³⁵.

D'où les deux sentiments constitutifs du sentiment du sublime : l'*admiration* pour le sublime-noble et l'*effroi* pour le sublime-terrible. C'est encore à Haller que se réfère Kant dans sa *Critique de la raison pure*, lorsqu'il réfléchit sur l'Idéal transcendantal qui est un « abîme de la raison humaine »³⁶ et qui suscite en nous le sentiment du sublime :

« L'éternité même, si terriblement sublime qu'ait pu la peindre un Haller, ne fait pas à beaucoup près sur l'esprit une aussi vertigineuse impression ; car elle ne fait que *mesurer* la durée des choses, elle ne les *supporte* pas »³⁷.

Au sein de la première *Critique*, il est compréhensible que Kant mette en avant l'effet que produit l'Idée rationnelle sur la spéculation plutôt que sur les sentiments et qu'il ne s'attarde donc pas sur le lyrisme didactique de Haller.

Sans reprendre les célèbres analyses de la *Critique de la faculté de juger* sur le sublime, rappelons seulement que Kant a donné une définition de l'infini très voisine de celle du sublime. En effet, Kant donne comme définition *nominale* du sublime :

« Nous nommons *sublime* ce qui est *absolument grand*. [...] Dire *simplement* (*simpliciter*) que quelque chose est grand, c'est tout différent que de dire que cette

³⁴ Cf. Kant, A.NuT.H, 1755, II, chap. 7: „Von der Schöpfung im ganzen Umfange ihrer Unendlichkeit sowohl dem Raume, als der Zeit nach“, Ak I, p. 314-315 et 321.

³⁵ Kant, 1764, Ak, II, Section I, p. 210 ; tr. fr. Lortholary, Paris, Gallimard, Pléiade, 1980, t. 1, p. 455. L'allemand dit : „H a l l e r s Beschreibung von der künftigen Ewigkeit stößt ein sanftes Grausen und von der vergangenen starre Bewunderung ein“.

³⁶ Kant, (1781/1787), *K.r.V*, Ak, III, 409 ; tr. fr. 1980, t. 1, p. 1225 : „Abgrund für die menschliche Vernunft“.

³⁷ Kant (1781/1787), *K.r.V*, Ak, III, 409 ; tr. fr. 1980, t. 1, p. 1225 : „Selbst die Ewigkeit, so schauerhaft erhaben sie auch ein Haller schildern mag, macht lange den schwindligen Eindruck nicht auf das Gemüt ; denn sie mißt nur die Dauer der Dinge, aber trägt sie nicht. Man kann sich des Gedanken nicht erwehren, man kann ihn aber auch nicht ertragen“.

chose est *absolument grande* (*absolute, non comparative magnum*) [...] Le dernier correspond à *ce qui est grand au-delà de toute comparaison* »³⁸.

Pour ce qui est de l'infini, il donne la définition suivante : « Cela dit, l'infini est absolument grand (et non pas simplement de façon comparative) »³⁹.

Ainsi, toute comparaison devient inutile, vaine, et stérile comme les « concepts comparatifs < *Vergleichungsbegriffe* > » de l'entendement qui voient l'évaluation *logico-mathématique* frappée de nullité pour déterminer numériquement la grandeur infinie. C'est du reste pour cela que Kant déclare : « Comparée à lui [l'infini], tout autre grandeur (de la même sorte) est petite »⁴⁰. Ce qui est une reprise de l'une des définitions précédentes du sublime : « *Est sublime ce en comparaison de quoi tout le reste est petit* »⁴¹. Or, si Kant s'accorde encore avec Haller sur ce point, il s'en écarte notablement en montrant que le sublime ne se situe pas tant dans l'écart incommensurable entre la finitude des créatures et l'infinité du Créateur, mais il réside *dans l'esprit* de celui qui se livre à une *évaluation esthétique* de la grandeur (*magnitudo*). Sur ce point, Kant est à la fois très ferme et très subtil. En effet, il écrit d'une part : « Ainsi voit-on que la véritable sublimité devrait être recherchée uniquement en l'esprit de celui qui juge et non pas dans dans l'objet naturel »⁴²; mais il avait cependant affirmé d'autre part : « Ainsi la nature est-elle sublime dans ceux de ses phénomènes dont l'intuition véhicule l'Idée de son infinité »⁴³. Entre ces deux formules, il n'y a point de contradiction, car la Nature offre certains spectacles qui ne sont, pour nous, que des occasions de déterminer notre esprit à penser *négativement* l'infinité. C'est précisément ce que fit Haller dans son poème sur l'Éternité, mais sans s'interroger sur les conditions subjectives du jugement esthétique sur le sentiment du sublime. C'est pourquoi Haller est plus proche du Kant de l'époque précritique que de celui qui a établi la philosophie transcendantale.

Toutefois, Kant n'a pas perdu de vue que la poésie, et notamment celle de Haller, peut aller beaucoup plus près de la philosophie que de la rhétorique et du beau parler. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner la place que Kant accorde à la poésie lorsqu'il se livre,

³⁸ Kant (1790) *K.U.*, § 25, Ak V, 248 ; tr. fr. 2009², p. 229 : „Erhaben nennen wir das, was schlechthin groß ist. [...] Imgleichen schlechtweg (simpliciter) sagen, daß etwas groß sei, ist auch ganz was anderes als sagen, daß es schlechthin groß (absolute, non comparative magnum) sei. Das letztere ist das, was über alle Vergleichung groß ist“.

³⁹ Kant (1790) *K.U.*, § 26, Ak V, 254 ; tr. fr. 2009², p. 236 : „Das Unendliche aber ist schlechthin (nicht bloß komparativ) groß“.

⁴⁰ Kant (1790) *K.U.*, § 26, Ak V, 254 ; tr. fr. 2009², p. 236 : „Mit diesem [Unendliche] verglichen, ist alles andere (von derselben Art Größen) klein“.

⁴¹ Kant (1790) *K.U.*, § 25, Ak V, 250 ; tr. fr. 2009², p. 231 : „Erhaben ist das, mit welchem in Vergleichung alles andere klein ist“. C'est Kant qui souligne.

⁴² Kant (1790) *K.U.*, § 26, Ak V, 256 ; tr. fr. 2009², p. 238 : „Man sieht hieraus auch, daß die wahre Erhabenheit nur im Gemüte des Urteilenden, nicht in dem Naturobjekte, dessen Beurteilung diese Stimmung desselben veranlaßt, müsse gesucht werden“.

⁴³ Kant (1790) *K.U.*, § 26, Ak V, 255 ; tr. fr. 2009², p. 237.

dans sa *Critique de la faculté de juger*, à une classification des beaux-arts. Kant part du principe que les arts du beau que sont les beaux-arts relèvent tous de l'*expression* < *Ausdruck* > de la beauté et de la *communication* < *Mitteilung* >. Dès lors, il suffit de s'appuyer sur les composantes du *langage* qui comporte déjà en lui-même, l'articulation, la gesticulation et la modulation. Aussi met-il à la toute première place les arts de la parole < *Die redenden Künste* > (éloquence < *Beredsamkeit* > et poésie < *Dichtkunst* >). L'éloquence se prétend divertissante, alors qu'elle devrait être du seul ressort de l'entendement, mais elle fait appel à l'imagination pour divertir. Elle devrait être l'art de *bien dire*, avec exactitude, mais elle est l'art de persuader et donc peut devenir un art de tromper quand elle dégénère. Ce qui est une perversion du langage.

Pour la poésie, c'est l'inverse. En effet, alors qu'elle semble n'être qu'un jeu avec les mots et avec l'imagination, Kant la place au tout premier rang des beaux-arts, dans la mesure où elle fait appel aux Idées et incite l'entendement à *penser* en sollicitant les concepts qu'elle vivifie grâce à l'imagination : elle parvient à transfigurer le sensible pour nous ouvrir au suprasensible. Ce qui est une performance proprement philosophique :

« Le poète, en revanche, promet peu et annonce un simple jeu avec des Idées ; mais il accomplit quelque chose qui est digne d'une tâche, à savoir procurer en jouant, à l'entendement de quoi s'alimenter et donner vie à ses concepts par l'intermédiaire de l'imagination ; par conséquent, [...] il donne plus que ce qu'il promet »⁴⁴.

C'est bien pour cela que Kant avait eu raison dans sa jeunesse d'appeler Haller un poète-philosophe < *philosophische Dichter* >. Du moins, en définissant la poésie < *Dichtkunst* > (qui est avant tout un art de la parole) comme : « l'art de mener à bien un libre jeu de l'imagination comme s'il s'agissait d'une opération de l'entendement »⁴⁵, Kant la situe à la fois au cœur de la problématique de la beauté, mais aussi au plus près de la *pensée*. C'est pourquoi Kant en fait la plus pure expression du *génie*, ce qui lui vaut le « premier rang »⁴⁶ parmi les beaux-arts. La poésie fournit en effet à la pensée, en lâchant la bride à l'imagination, la forme « qui combine la présentation du concept avec une plénitude de pensées, à laquelle nulle expression, dans le langage n'est entièrement adéquate et qui s'élève ainsi, esthétiquement jusqu'à des Idées »⁴⁷. Kant donne un sens très

⁴⁴ Kant (1790) *K.U.*, § 51, Ak V, 321 ; tr. fr. 2009², p. 308 : „Der Dichter dagegen verspricht wenig und kündigt ein bloßes Spiel mit Ideen an, leistet aber etwas, was eines Geschäftes würdig ist, nämlich dem Verstande spielend Nahrung zu verschaffen, und seinen Begriffen durch Einbildungskraft Leben zu geben : mithin [...] dieser mehr, als er verspricht“.

⁴⁵ Kant (1790) *K.U.*, § 51, Ak V, 321 ; tr. fr. 2009², p. 308 : „Dichtkunst, ein freies Spiel der Einbildungskraft als ein Geschäft des Verstandes auszuführen“.

⁴⁶ Kant (1790) *K.U.*, § 53, Ak V, 326 ; tr. fr. 2009², p. 314 : „Unter allen behauptet die Dichtkunst (die fast gänzlich dem Genie ihren Ursprung verdankt, und am wenigsten durch Vorschrift, oder durch Beispiele geleitet sein will) den obersten Rang“.

⁴⁷ Kant (1790) *K.U.*, § 53, Ak V, 326 ; tr. fr. 2009², p. 314 : „Sie erweitert das Gemüt dadurch, daß sie die Einbildungskraft in Freiheit setzt und innerhalb den Schranken eines gegebenen Begriffs, unter der unbegrenzten Mannigfaltigkeit möglicher damit zusammenstimmender Formen, diejenige darbietet, welche

particulier, comme on sait, à la notion d'Idée puisqu'elle désigne un concept qui ne possède aucun objet qui lui corresponde dans l'expérience sensible. D'emblée, la poésie a une fonction métaphysique : elle est le langage de l'indicible, de l'infigurable, ce qui pourrait sembler paradoxal. Or, cela peut se comprendre dans la mesure où Kant précise que la poésie fonctionne « comme schème du suprasensible »⁴⁸. C'est donc reconnaître que la poésie dit bien plus que ce qu'elle dit en faisant signe vers le suprasensible. La teneur métaphorique de la poésie lui confère donc une visée proprement métaphysique. En insufflant la vie aux Idées de la Raison, ce qui est le propre du génie, Kant nous donne à comprendre que ce qu'il appelle l'Idée esthétique que véhicule la poésie : « permet de penser, par rapport à un concept, une vaste dimension supplémentaire d'indicible, dont le sentiment anime le pouvoir de connaître et vient introduire de l'esprit dans la simple lettre du langage »⁴⁹.

Comme on le constate ici, Kant ne voit pas dans la poésie un art de délirer, puisqu'elle s'accorde avec les concepts de l'entendement⁵⁰. Bien au contraire, elle peut élargir l'âme humaine dans sa façon de se rapporter à la nature et de porter des jugements sur celle-ci. Autrement dit, la poésie peut être féconde pour la connaissance, en tant qu'elle permet d'envisager celle-ci à nouveaux frais. C'est ce que l'on pourrait appeler le côté heuristique de l'imagination poétique, non pas parce qu'elle serait en elle-même une source de connaissance, mais parce qu'elle peut « inspirer » celle-ci au moins indirectement. En revanche, la poésie possède une véritable dimension philosophique en ce qu'elle sert de point de départ à la méditation philosophique en la faisant passer du sensible au suprasensible. C'est d'ailleurs l'usage que Kant fait de la poésie de Haller. On peut mentionner, à titre d'exemple, le bref article que Kant publia en 1794 sous le titre de *La fin de toutes choses*, où il commence par évoquer la mort des hommes dont la piété dit que elle est le passage du temps à l'éternité. Il ajoute :

« Nous ne pouvons à la vérité nous en forger aucun concept (si ce n'est un concept négatif). Cette pensée a de quoi donner le frisson, car elle conduit pour ainsi dire au bord d'un abîme qui exclut, pour celui qui y descend, toute possibilité de retour : "En ce lieu austère, qui ne laisse rien revenir chez nous, l'éternité le retient de son bras puissant". Haller. [...] Elle est terrifiante à la fois et *sublime*, ne serait-ce qu'à cause de

die Darstellung desselben mit einer Gedankenfülle verknüpft, der kein Sprachausdruck völlig adäquat ist, und sich also ästhetisch zu Ideen erhebt“.

⁴⁸ Kant (1790) *K.U.*, § 53, Ak V, 326 ; tr. fr. 2009², p. 314. L'allemand dit : „Gleichsam zum Schema des Übersinnlichen zu gebrauchen“.

⁴⁹ Kant (1790) *K.U.*, § 49, Ak V, 316 ; tr. fr. 2009², p. 303 : „die ästhetische Idee [...] die also zu einem Begriffe viel Unnennbares hinzu denken läßt, dessen Gefühl die Erkenntnisvermögen belebt und mit der Sprache, als bloßem Buchstaben, Geist verbindet“.

⁵⁰ Cf. Kant 1798, *Anthropologie*, Ak VII, 172 ; tr. fr. 1970, p. 50 : « L'originalité de l'imagination (et non l'imitation), quand elle s'accorde aux concepts, s'appelle le génie ; quand elle ne s'y accorde pas, c'est l'exaltation ». L'allemand dit : „Die Originalität (nicht nachgeahmte Production) der Einbildungskraft, wenn sie zu Begriffen zusammenstimmt, heißt Genie; stimmt sie dazu nicht zusammen, Schwärmerei“.

son obscurité, dans laquelle l'imagination travaille plus vigoureusement qu'elle ne le fait en pleine lumière »⁵¹.

Ici, avec la mort, on a bien affaire à du non conceptualisable et à de l'indicible, d'où le recours légitime à la poésie. Pourtant, la poésie ne peut tenir lieu de métaphysique, bien qu'elle constitue une invitation à s'y préparer. C'est en elle-même, en réalité, que réside un élément véritablement métaphysique, suprasensible, à savoir la *liberté*, car, comme dit Kant :

« elle fortifie l'esprit en lui faisant éprouver son libre pouvoir, autonome et indépendant de la détermination naturelle, de contempler et de juger la nature en tant que phénomène selon des points de vue qu'elle ne présente pas d'elle-même dans l'expérience, ni pour les sens, ni pour l'entendement et ainsi de s'en servir au profit du suprasensible et pour ainsi dire comme schème de celui-ci »⁵².

Ce sera l'œuvre de Hegel que de souligner, contrairement à Kant, que Haller met en avant le caractère inadéquat de son poème par rapport à son objet illimité qu'est l'éternité. En revanche, pour Hegel, l'esprit a la capacité de s'élever au savoir de l'infini véritable, de le penser philosophiquement, mais à condition précisément de dépasser cette forme de l'esprit absolu qu'est l'art, dans et par la philosophie.

Bibliographie

Aristote (2002²), *Physica*, tr. fr. Pellegrin, Paris, GF Flammarion.

Aristote (1965), *De coelo*, tr. fr. P. Moraux, Paris, Belles Lettres.

Aristote (1974), *Metaphysica*, tr. fr. Tricot, Paris, Vrin, rééd.

Bible (1973), *Ancien Testament, Psaumes* ; tr. fr. Osty, Paris, Seuil.

Cusanus N. (1440), *De Docta Ignorantia* ; tr. fr. Pasqua, Paris, Payot & Rivages, 2008.

Euclide, *Éléments*.

⁵¹ Kant (1794), *Das Ende aller Dinge*, Ak VIII, 327, tr. fr. 1986, t. 3, p. 309-310: „Wir uns freilich keinen (als bloß negativen) Begriff machen können. Dieser Gedanke hat etwas Grausendes in sich: weil er gleichsam an den Rand eines Abgrunds führt, aus welchem für den, der darin versinkt, keine Wiederkehr möglich ist ("Ihn aber hält am ersten Orte, Der nichts zurücke äßt, Die Ewigkeit mit starken Armen fest." Haller). [...] Er ist furchtbar=*erhaben*: zum Theil wegen seiner Dunkelheit, in der die Einbildungskraft mächtiger als beim hellen Licht zu wirken pfllegt“.

⁵² Kant (1790) *K.U.*, § 53, Ak V, 326 ; tr. fr. 2009², p. 314 : „Sie stärkt das Gemüt, indem sie es sein freies, selbsttätiges und von der Naturbestimmung unabhängiges Vermögen fühlen läßt, die Natur, als Erscheinung, nach Ansichten zu betrachten und zu beurteilen, die sie nicht von selbst, weder für den Sinn noch den Verstand in der Erfahrung darbietet, und sie also zum Behuf und gleichsam zum Schema des Übersinnlichen zu gebrauchen“.

- Haller A. von (1736), *Unvolkommenes Gedicht über die Ewigkeit*, in *Die Alpen und andere Gedichte*, rééd. Stuttgart, Reclam, 1984, p. 75-79.
- Kant I. (1755), *Allgemeine Naturgeschichte und Theorie des Himmels*, in *KGS*, Akademie Textausgabe, Ak I; tr. fr. Roviello, dir. Seidengart, Paris, Vrin, 1984.
- Kant I. (1764), *Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen*, Ak, II; tr. fr. Lortholary, Paris, Pléiade, 1980, t. 1.
- Kant I. (1781/1787), *K.r.V.*, Ak III, tr. fr. Marty, Pléiade, 1980, t. 1.
- Kant I. (1790) *K.U.*, Ak V; tr. fr. A. Renaut, Paris, GF Flammarion, 2009².
- Kant I. (1798), *Anthropologie im pragmatischer Hinsicht*, Ak VII ; tr. fr. Michel Foucault, Paris, Vrin, 1970.
- Kant I. (1794), *Das Ende aller Dinge*, Ak VIII; tr. fr. Wismann, Paris, 1986, Pléiade, tome 3.
- Kant I. (1749), *KGS, Briefwechsel*, Ak X; tr. fr., in *Kant, Correspondance*, Paris, Gallimard, 1991.
- Lardic J.-M. (1987), «Sublime et éternité, Kant et Hegel lecteurs d'un poème de Haller», *Revue de l'Enseignement Philosophique*, 37^e année, n°3, février-mars, p. 1-18.
- Newton I. (1692), cf. Turnbull, *The Correspondance of Isaac Newton*, Cambridge, Cambridge University Press, 1961, t. III.
- Siegrist Ch. (1967), *Albrecht von Haller*, Stuttgart, Metzler.
- Stäubler E. (1953), «Albrecht von Haller», in *Zürcher Beiträge zur deutschen Literatur- und Geistesgeschichte*, 3, Zürich: Atlantis Verlag.
- Sulzer J. G. (1757), *Versuch über das Genie*.
- Tschärner V. B. von (1752), *Poésies de M. Haller*, Zürich, chez Heidegger & Compagnie.

Annexe I

***Unvollkommenes Gedicht über die Ewigkeit*⁵³**

<p>Ihr Wälder ! wo kein Licht durch finstre Tannen strahlt</p> <p>Und sich in jedem Busch die Nacht des Grabes malt ;</p> <p>Ihr hohlen Felsen dart ! wo im Gestrauch verirret</p> <p>Ein trauriges Geschwarm einsamer Vogel schwirret ;</p> <p>5 Ihr Bäche⁵⁴ ! die ihr matt in dürren Angern fließt</p> <p>Und den verlorenen Strom in ode Sümpfe gießt ;</p> <p>Erstorbenes Gefild und grausenvolle Gründe,</p> <p>O daß ich doch bei euch des Todes Farben fünde !</p> <p>O nährt mit kaltem Schaur und schwarzem Gram mein Leid !</p> <p>10 Seid mir ein Bild der Ewigkeit !</p> <p>Mein Freund ist hin !</p> <p>Sein Schatten schwebt mir noch vor dem verwirrten Sinn,</p> <p>Mich dünkt, ich seh sein Bild und hore seine Worte ;</p>	<p>Wie eine Uhr, beseelt durch ein Gewicht, Eilt eine Sonn, aus Gottes Krafl bewegt ;</p> <p>Ihr Trieb läuft ab und eine zweite schlägt, Du aber bleibst und zählst sie nicht.</p> <p>45 Der Sterne stille Majestät, Die uns zum Ziel befestigt steht,</p> <p>Eilt vor dir weg, wie Gras an schwülen Sommer Tagen ;</p> <p>Wie Rosen, die am Mittag jung Und welk sind vor der Dämmerung,</p> <p>50 Ist gegen dich der Angelstern⁵⁵ und Wagen. Als mit dem Unding⁵⁶ noch das neue Wesen rung</p> <p>Und, kaum noch reif, die Welt sich aus dem Abgrund schwung,</p> <p>Eh als das Schwere noch den Weg zum Fall gelernt</p> <p>Und auf die Nacht des alten Nichts</p> <p>55 Sich goß der erste Strom des Lichts, Warst du, so weit als itzt, von deinem Quell entfernet.</p> <p>Und wann ein zweites Nichts wird diese Welt</p>
---	---

⁵³ Auf daß sich niemand an den Ausdrücken ärgere, worin ich von dem Tode, als von einem Ende des Wesens, oder der Hoffnung spreche, so ist es nötig zu berichten, daß alle diese Reden Einwürfe haben sein sollen, die ich würde beantwortet haben, wann ich fähig wäre, diese Ode zu Ende zu bringen. Ein zweites Leben ist dennoch ausdrücklich angenommen. [Unvollkommen = Das Gedicht ist Fragment geblieben.]

⁵⁴ V. 5 Es sind Tofwasser [kalkhaltige Tuffwasser], die die feuchten Wiesen, in die sie sich ergießen, sandicht und dürre machen. [Das Gedicht soll Haller in der Nähe des sog. Glasbrunnens im Bremgarten-Walde bei Bern geschrieben haben.]

⁵⁵ V. 50. [Angelstern = Polarstern.]

⁵⁶ V. 51. [Unding = Nichtsein.]

<p>Ihn aber hält am ernsten Orte, 15 Der nichts zu uns zurücke läßt, Die Ewigkeit mit starken Armen fest.</p> <p>Kein Strahl vom Künftigen verstörte seine Ruh, Er sah dem Spiel der Welt noch heut geschäftig zu ; Die Stunde schlägt, der Vorhang fällt, 20 Und alles wird zu nichts, was ihm so wirklich schien.</p> <p>Die dicke Nacht der öden Geister-Welt Umringt ihn jetzt mit schreckenvollen Schatten ; Und die Begier ist, was er noch behält Von dem, was seine Sinnen hatten.</p> <p>25 Und ich ? bin ich von höhern Orden ? Nein, ich bin, was er war, und werde, was er worden ; Mein Morgen ist vorbei, mein Mittag rückt mit Macht, Und eh der Abend kömmt, kann eine frühe Nacht, Die keine Hoffnung mehr zum Morgen wird versüßen, 30 Auf ewig mir die Augen schließen.</p> <p>Furchtbares Meer der ernsten Ewigkeit ! Uralter Quell von Welten und von Zeiten !</p>	<p>begraben, Wann von dem alles selbst nichts bleibet als die Stelle, Wann mancher Himmel noch, von andern Sternen helle, 60 Wird seinen Lauf vollendet haben, Wirst du so jung als jetzt, von deinem Tod gleich weit, Gleich ewig künftig sein, wie heut.</p> <p>Die schnellen Schwingen der Gedanken, Wogegen Zeit und Schall und Wind 65 Und selbst des Lichtes Flügellangsam sind, Ermüden über dir und hoffen keine Schranken. Ich häufe ungeheure Zahlen, Gebürge Millionen auf⁵⁷ ; Ich wälze Zeit auf Zeit und Welt auf Welten hill, 70 Und wann ich auf der March des Endlichen nun bin Und von der fürchterlichen Höhe Mit Schwindeln wieder nach dir sehe, Ist alle Macht der Zahl, vermehrt mit tausend Malen, Noch nicht ein Teil von dir ; 75 Ich tilge sie, und du liegst ganz vor mir.</p> <p>O Gott ! du bist allein des Alles Grund !</p>
---	--

⁵⁷ V. 68. [aufgebürgen = bergehoch auftürmen.]

<p>Unendlichs Grab von Welten und von Zeit ! Beständig Reich der Gegenwartigkeit ! 35 Die Asche der Vergangenheit Ist dir ein Keim von Künftigkeiten. Unendlichkeit ! wer misset dich ? Bei dir sind Welten Tag' und Menschen Augenblicke. Vielleicht die tausendste der Sonnen wälzt itzt sich 40 Und tausend bleiben noch zurücke.</p>	<p>Du, Sonne, bist das Maß der ungemessenen Zeit, Du bleibst in gleicher Kraft und stetem Mittag stehen, Du gingest niemals auf und wirst nicht untergehen, 80 Ein einzig Itzt in dir ist Ewigkeit ! Ja, könnten nur bei dir die festen Kräfte sinken,</p>
---	--

<p>So würde bald, mit aufgesperrtem Schlund, Ein allgemeines Nichts des Wesens ganzes Reich, Die Zeit und Ewigkeit zugleich, 85 Als wie der Ozean ein Tropfchen Wasser, trinken. Vollkommenheit der Größe ! Was ist der Mensch, der gegen dich sich hält ! Er ist ein Wurm, ein Sandkorn in der Welt ; Die Welt ist selbst ein Punkt, wann ich an dir sie messe. 90 Nur halb gereiftes Nichts, seit gestern bin ich kaum, Und morgen wird ins Nichts mein halbes Wesen kehren ;</p>	<p>Zu diesem Wurm kam noch mehr von Erdschollen 105 Und von des Mehles weißem Saft ; Ein innerer Trieb fing an, die schlaffen Sehnen Zu meinen Diensten auszudehnen, Die Füße lernten gehn durch fallen, Die Zunge beugte sich zum Lallen, 110 Und mit dem Leibe wuchs der Geist. Er prüfte nun die ungeübte Kraft, Wie Mücken tun, die, von der Wärme dreist, Halb Würmer sind und fliegen wollen. Ich starrte jedes Ding als fremde Wunder an ; 115 Ward reicher jeden Tag, sah vor und hinter heute, Maß, rechnete, verglich, erwählte, liebte, scheute,</p>
---	--

<p>Mein Lebenslauf ist wie ein Mittags-Traum, Wie hofft er dann, den deinen auszuwählen⁵⁸ ?</p> <p>Ich ward, nicht aus mir selbst, nicht, weil ich werden wollte ;</p> <p>95 Ein Etwas, das mir fremd, das nicht ich selber war,</p> <p>Ward auf dein Wort mein Ich. Zuerst war ich ein Kraut,</p> <p>Mir unbewußt, noch unreif zur Begier ;</p> <p>Und lange war ich noch ein Tier, Da ich ein Mensch schon heißen sollte.</p> <p>100 Die schöne Welt war nicht für mich gebaut, Mein Ohr verschloß ein Fell⁵⁹, mein Aug ein Star,</p> <p>Mein Denken stieg nur noch bis zum Empfinden,</p> <p>Mein ganzes Kenntnis war Schmerz, Hunger und die Binden.</p>	<p>Ich irrte fehlte schlief und ward ein Mann !</p> <p>Itzt fühlet schon mein Leib die Näherung des Nichts !</p> <p>Des Lebens lange Last erdrückt die müden Glieder ;</p> <p>120 Die Freude flieht von mir mit flarterndem Gefieder</p> <p>Der sorgenfreien Jugend zu.</p> <p>Mein Ekel, der sich mehrt, verstellt den Reiz des Lichts</p> <p>Und streuet auf die Welt den hoffnungslosen Schatten ;</p> <p>Ich fühle meinen Geist in jeder Zeil ermatten</p> <p>125 Und keinen Trieb, als nach der Ruh !</p> <p style="text-align: right;">Albrecht von Haller, 1736.</p>
--	---

⁵⁸ V. 93. [auszuwählen = auszudauern.]

⁵⁹ V. 101. Dieses natürliche in dem ungeborenen Kinde die Ohren schließende Fell habe ich in den upsalischen Abhandlungen beschrieben. [*Acta Soc. R. Scient. Upsal.* 1742.]

Annexe II

*Poème inachevé sur l'éternité*⁶⁰.

Sombres forêts ! où la lumière ne pénétra jamais à travers l'ombrage des sapins, où chaque bocage nous peint la nuit du tombeau : Vieux rochers ! où égarés dans les buissons, les oiseaux solitaires font entendre leurs tristes concerts : Ruisseaux ! qui coulez lentement par ces coteaux arides⁶¹, & versez vos ondes languissantes dans des marais sans culture : Plaines stériles ; Vallons pleins d'horreur ! puissiez-vous me peindre les couleurs de la mort ! Entretenez ma douleur par une froide terreur, & par une noire mélancolie ; que je trouve en vous une image de l'éternité !

Mon Ami est mort ; son ombre vole encore autour de mon imagination égarée ; je crois voir son image, je crois entendre sa voix ; mais dans ces lieux effrayants, d'où le retour est fermé à jamais, l'Eternité le retient entre ses bras invincibles. Aucun rayon de l'avenir ne troublait son repos, encore aujourd'hui il était occupé à regarder le spectacle du monde, l'heure sonne, le rideau tombe, & tout ce qu'il voyait exister retombe pour lui dans le néant. La nuit obscure qui couvre le séjour vide des Esprits l'environne de ses ombres terribles ; il ne lui reste que le désir des sensations dont il avait joui.

Et moi ? suis-je d'un ordre plus élevé ? Non, je suis ce qu'il était, je deviendrai ce qu'il est devenu ; mon Matin a passé, & le Midi s'approche avec rapidité ; & peut-être, avant que le Soir arrive, une Nuit précipitée, qu'aucun espoir d'un nouveau Matin n'adoucirait, fermera mes yeux à jamais.

Océan terrible de la sévère éternité ! source ancienne des mondes & des temps ! insatiable Tombeau des temps & des mondes ! Théâtre perpétuel du présent ! de la cendre du passé, tu produis les germes de l'avenir.

INFINITÉ ! qui peut te mesurer ? pour toi la durée d'un monde n'est qu'un jour, & la vie des Hommes qu'un instant. Peut-être mille Soleils ont-ils précédé le nôtre, & mille autres se suivront. Semblable à une horloge mue par ses poids, un Soleil se meut par la puissance de Dieu : Son mouvement s'achève, un autre succède à sa place & frappe ; Tu restes, & tu ne les comptes point.

⁶⁰ Afin que nul ne soit scandalisé par les expressions dans lesquelles je parle de la mort comme d'une fin de l'être ou de l'espoir, il faut que l'on sache que tous ces discours auraient dû être des objections auxquelles j'aurais répondu, si j'avais été à même d'amener cette ode à son terme. Une seconde vie est cependant expressément admise (Note de Haller, tr. J. Seidengart). Inachevé = ce poème est resté à l'état de fragment [note de l'éditeur].

⁶¹ Ce sont des eaux calcaires qui rendent sablonneuses et arides les prairies humides où elles se répandent (Note de Haller, tr. J. Seidengart). [Haller a dû écrire ce poème dans les environs de Glasbrunnen dans la forêt de Bremgarten près de Berne, note de l'éditeur].

La majesté tranquille des Astres, fixés pour nous conduire passe devant toi, comme l'herbe se fane dans les chaleurs brûlantes de l'Été ; l'Ourse & l'Étoile du Pôle sont comme des roses, qui jeunes au midi, se flétrissent avant le soir.

Lorsque l'Être encore nouveau combattait avec le Chaos, & que le monde à peine mûr s'élança du fond de l'abîme, avant que les corps eussent appris les lois de la pesanteur, avant que les premiers rayons de la lumière se répandissent sur la nuit du néant, tu étais aussi éloignée de ta source que tu l'es aujourd'hui. Lorsqu'un second néant aura englouti ce monde ; lorsque de ce vaste Univers il ne restera que l'espace ; lorsque des nouveaux Cieux, où brilleront des Étoiles différentes des nôtres, auront fini leur carrière ; tu seras également jeune, également éloignée de ta fin, éternellement future comme aujourd'hui.

Le vol rapide des pensées, au prix desquelles le temps, le son, le vent & la lumière même n'ont que peu de vitesse, ne saurait t'atteindre ; il se fatigue à chercher tes bornes. J'amasse des nombres immenses, j'entasse des millions, j'ajoute temps sur temps, mondes sur mondes, & quand de cette hauteur effrayante je tourne sur toi mes regards tremblants, cet amas de nombres multipliés sans cesse par de nouveaux millions, ne fait pas la moindre partie de ta grandeur ; je les soustrais, & je te retrouve tout entière.

GRAND DIEU ! tu es seul la source de tout ; tu es le Soleil, qui mesure ces Temps immenses ; tu existes dans une force toujours égale, & dans un midi éternel ; tu ne t'es point levé, & tu ne te coucheras jamais ; l'Éternité est un seul de tes instants. Si ta puissance inaltérable pouvait s'affaiblir, bientôt tout le système des Êtres, le Temps & l'Éternité, seraient engloutis dans l'abîme profond d'un néant universel, comme une goutte d'eau se perd dans l'Océan.

ÊTRE infiniment grand ! qu'est-ce que l'Homme, qui ose se mesurer avec toi ? un vermisseau, un grain de sable dans cet Univers. Le monde même, comparé avec toi, n'est qu'un point. A peine sorti du néant, je n'existe que depuis hier, & demain la moitié de mon Être retombera dans le néant. Ma vie passe comme un songe du midi, comment me flatterais-je d'égaliser la tienne ?

Je n'existe, ni par ma puissance ni par ma volonté ; c'est ta parole, qui me forma d'un Être qui m'était étranger. Je fus d'abord une plante inconnue à elle-même ; incapable de désirs. Je fus longtemps un animal ; dans le temps même que je devais être un homme. Les beautés de l'Univers ne me frappaient point, une membrane fermait mes oreilles⁶², & une cataracte mes yeux ; mes pensées n'allaient pas au-delà des sensations, & mes connaissances se bornaient à la douleur, à la faim, & aux maillots. Un peu de terre & de lait se joignirent à ce vers ; un mouvement intérieur commença à étendre pour mon usage les nerfs engourdis ; par des chutes fréquentes mes pieds apprirent à marcher ; ma langue prit assez de force pour bégayer, & mon esprit s'accrut avec le corps. Semblable aux

⁶² J'ai décrit cette membrane naturelle qui ferme les oreilles des enfants qui ne sont pas encore nés dans les *Mémoires d'Upsala* (Note de Haller, tr. J. Seidengart). [*Acta Soc. R. Scient. Upsal.* 1742.]

mouches, qui animées par la chaleur, & à moitié vers encore ; essayent de voler ; mon esprit éprouva ses forces nouvelles. Je regardai tous les objets comme des merveilles étrangères ; je m'enrichis chaque jour de quelque connaissance ; j'appris à renvoyer mes pensées vers le passé, & à anticiper sur l'avenir ; je mesurai, je calculai, je comparai, je choisis, j'aimai, j'abhorrai, j'errai, je dormis, & je devins enfin un homme.

Déjà mon corps commence à sentir l'approche du néant ; le fardeau d'une longue vie accable mes membres fatigués ; la joie m'abandonne, & fuit sur ses ailes légères vers la jeunesse badine. Un dégoût qui s'augmente tous les jours, diminue pour moi l'attrait de la lumière, & répand sur l'Univers une ombre qui m'ôte toute espérance ; je sens mon esprit s'affaiblir à chaque ligne, & il ne me reste d'autre instinct [penchant] que celui du [l'aspiration au] repos.

Traduction de Vincenz Bernhard von Tscharnier, in *Poésies de M. Haller*,

Zürich, chez Heidegger & Compagnie, 1752, p. 219-226.

